

DR PAUL DUBOIS

L'ÉDUCATION

DE



= SOI-MÊME =

TROISIÈME ÉDITION

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1909

**Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.**

VA, PETIT LIVRE, ET CHOISIS TON MONDE.

AUX ADVERSAIRES, RESPECT ;

AUX INDIFFÉRENTS, PITIÉ ;

AUX FRÈRES D'ARMES, SALUT.

(Imité de TÖPFFER.)

INTRODUCTION

L'HOMME est le seul animal qui ne sache pas vivre, me disais-je un jour après avoir écouté les doléances de mes malades. Ce n'était pas leur souffrance qui me suggérait cette définition irrévérencieuse, — l'ironie eût été odieuse, — c'était la constatation fréquente qu'ils étaient les propres artisans de leur malheur, pas toujours eux seuls, mais eux, leurs proches et leurs semblables.

Loin de moi la pensée de faire un reproche à ceux qui souffrent ; de quel droit nous ferions-nous les justiciers des autres ? Mais, en envisageant les circonstances où se trouvaient ces pauvres gens, j'ai souvent dû me dire : Tout cela aurait pu ne pas être et ne devrait plus être.

Un confrère auquel je soumettais ces réflexions, banales à force d'être vraies et vicilles, abonda dans mon sens, mais insinua aussitôt que ma boutade ne s'adressait qu'aux

INTRODUCTION

névrosés de tout genre qui, depuis la découverte de la « neurasthénie », encombrant le cabinet du médecin. Il y avait une nuance de dédain dans le sourire de mon interlocuteur, fort d'une belle santé physique et trop confiant, peut-être, dans l'intégrité de sa mentalité.

Eh bien, non, ma définition ne s'adresse pas seulement aux malades ; elle s'applique à tout le monde : à nous, médecins, comme à nos clients, aux éducateurs de tout acabit aussi bien qu'à leurs élèves. Quand on envisage la vie mentale, il n'est plus permis de diviser l'humanité en deux classes : celle des malades et celle des gens bien portants. La neurasthénie, dont on parle tant aujourd'hui, n'est pas une maladie qui nous frappe comme le rhumatisme ou la tuberculose ; c'est l'humaine faiblesse psychique que nous devons à nos tares natives, héréditaires, à notre éducation mal dirigée, aux influences nocives qui agissent sur nous pendant tout notre développement physique et mental. Elle n'est pas faiblesse de « nerfs », comme l'indique à tort le mot de neurasthénie, elle est avant tout débilité mentale ; c'est « psychasthénie » qu'il faudrait dire.

Quand les influences héréditaires, constitutionnelles, semblent prédominer, la débilité passe pour malade ; elle apparaît comme physique dans son essence, car elle se traduit par des malformations corporelles, par des

troubles fonctionnels, par des tares intellectuelles, qui font prévoir les défaillances morales. C'est au médecin qu'on adresse ces déshérités, ces dégénérés, dont on n'a pitié que quand leur souffrance est à son comble.

Ils sont plus près de nous que vous ne pensez, vous, juges sévères, qui vous rengorgez dans le sentiment de votre équilibre mental ; souvenez-vous qu'il n'y a pas de grand homme pour son médecin ou son valet de chambre, pour tous ceux qui surprennent sa vie intime. Nous avons tous quelque tare que nous devons à l'hérédité.

L'éducation, elle aussi, joue un rôle immense dans la formation de ces mentalités pathologiques. C'est elle qui fausse le jugement de ceux qui se disent normaux et croient pouvoir jeter un regard de dédaigneuse pitié sur leurs frères moins bien partagés.

Il y a, au Musée Carnavalet à Paris, un autographe d'Alexandre Dumas fils qui vaut un traité de philosophie ; on y lit : « Comment se fait-il, les enfants étant si intelligents, que les hommes soient si bêtes ? » Et le spirituel écrivain ajoute : « Cela doit tenir à l'éducation. »

Eh oui, c'est elle la grande coupable ; il n'y a pas d'autre hypothèse possible. C'est bien aux influences éducatives diverses, dans le sens le plus étendu du mot, à l'action du milieu ambiant, qu'il faut attribuer cette déformation graduelle que nous subissons si souvent.

Elle n'est pas due à une simple poussée naturelle de bestialité, comme celle qui rend moins doux et plus rebelles à l'éducation les animaux adultes, — quoique nous n'échappions pas à ces sourdes impulsions charnelles, — c'est un abêtissement contingent, variable, dû à la contagion morale et intellectuelle agissant sur des sujets diversement prédisposés par l'hérédité et l'éducation antérieure.

C'est qu'on n'apprend pas à penser. L'école nous bourre, avec un zèle toujours croissant, de connaissances dont nous ne pouvons utiliser que la moindre partie ; elle surcharge notre mémoire et n'affine notre intelligence que dans le sens d'une logique terre à terre qui doit, pense-t-on, nous servir d'arme dans la lutte pour la vie. Elle ne forme pas notre jugement, cette culture en serre chaude ; elle le trouble, au contraire, en nous donnant à ruminer des opinions toutes faites, sans nous apprendre à apprécier leur justesse.

Si l'on considère le travail de réflexion logique dans son apparente spontanéité, on peut le comparer à un jeu qui consisterait à former un cercle complet, régulier, en mettant bout à bout des dominos ayant le même chiffre. Ce travail n'est possible qu'à condition que la table soit libre ou que les pièces déjà placées par la main des autres soient bien tournées.

Or, dès les premières années de notre existence, on

met dans notre jeu des dominos fixes, dans un ordre apparent qui n'est souvent que désordre. Quoi d'étonnant si nous ne réussissons pas à former le cercle, à penser logiquement !

Ces pièces fixes qui rendent le travail de la pensée si difficile, ce sont les idées préconçues, les dogmatismes de toute espèce, les idées arrêtées, figées dans un mot, que nous imposent ceux qui vivent avec nous : nos parents si bien intentionnés, mais souvent maladroits, les amis que nous avons mal choisis, la classe sociale dans laquelle nous vivons, tout ce monde dont nous subissons, à notre insu le plus souvent, la contagion. Moutons de Panurge, nous faisons ce qui se fait autour de nous, fût-ce vain ou même mal ; nous respectons les traditions dans tous les domaines, sans les soumettre un instant à la critique de la raison. Il paraît que c'est très fatigant de penser.

Celui qui, tous les jours, est appelé à s'entretenir avec des malades de l'esprit, avec leurs parents soi-disant sains, éprouve de douloureux étonnements en voyant combien les mentalités sont faussées chez des individus très fiers de leur intelligence, dans toutes les classes sociales, et peut-être plus encore dans celles qui s'appellent dirigeantes.

Je n'entends nullement parler ici des difficultés de l'heure présente, de ces crises politiques, religieuses et

sociales dont chaque génération s'exagère l'importance, comme si c'était d'aujourd'hui que le monde marche mal. Non, la débilité du jugement a toujours existé, depuis que le monde est monde, et cette constatation justifie le mot de Georges Eliot : « Nous sommes nés dans un état de stupidité morale. »

Or c'est précisément du jugement qu'il nous faudrait dans la vie, une vision claire des choses, nous faisant prévoir les conséquences prochaines et lointaines de nos actes. Nous avons souvent cette prévoyance quand il s'agit de la protection de nos intérêts matériels ; quelle habileté ne déployons-nous pas dans la poursuite de ces biens, dans notre arrivisme ! Mais nous perdons cette promptitude et cette sûreté de jugement dès qu'il s'agit de notre vie morale, de notre conduite.

De joyeux étudiants, que j'aime à recevoir chez moi, revenaient un jour de la campagne et me racontaient avec un enthousiasme juvénile le plaisir qu'ils avaient eu. L'un d'eux sourit, comme s'il avait *in petto* quelque bonne histoire à raconter, et narra en ces termes l'aventure de la journée : « Dans la forêt, nous arrivâmes à un étang au milieu duquel était une petite île. — Je parie que tu ne franchis pas ce fossé, me dit un de mes malicieux camarades ; et les autres de me piquer au jeu avec un empressement qui aurait dû me paraître suspect. — Sûr de mon

fait, j'accepte le défi ; je m'élançai bravement, j'arrive au beau milieu de l'île, et je tourne vers mes amis un regard triomphant. A mon grand étonnement, je les vois se tordre de rire et, quand je leur demande le motif de leur hilarité : — Reviens donc ! s'écrient-ils en chœur. — Je n'avais pas vu que l'îlot était trop petit pour me permettre de prendre de l'élan, et je fus obligé de patauger pour revenir en arrière. »

N'est-ce pas là l'image de la vie, de la conduite irréflectie que nous avons si souvent ? Nous nous lançons dans les aventures, entraînés par le plaisir, par l'amour-propre, par nos passions, en un mot, et nous ne voyons pas que, si nous pouvons revenir, ce ne sera qu'en nous crottant,

Et tandis que notre étudiant, ses camarades et tous ceux qui auront ouï cette histoire y regarderont à deux fois avant de franchir un fossé, nous, au contraire, nous ne profitons souvent, dans la vie morale, ni de l'expérience personnelle, ni de celle des autres ; il semble que nous prenions plaisir à nous embourber dans la vase.

Chat échaudé craint l'eau froide, répète-t-on sentencieusement. L'homme ne semble pas avoir autant de logique que le chat ou, du moins, s'il l'a en théorie, il ne la met guère en pratique. Lui seul, malgré son évidente supériorité intellectuelle, s'égare, retombe dans les mêmes

erreurs après avoir été cent fois puni et, quand il souffre par sa faute, accuse les événements, sa mauvaise étoile, ou reproche aux autres d'avoir détruit son bonheur.

Le médecin, le plus intime des confesseurs, constate tous les jours cet incroyable aveuglement. Quels que puissent être sa puissance d'imagination dans le mal, sa connaissance du monde et le scepticisme qui en résulte à l'égard de la vertu, il passe d'un étonnement à l'autre en entendant ces confidences et se demande s'il rêve. S'il trahissait ses secrets médicaux, il ne serait pas cru, ou tout au moins, le taxerait-on d'exagération.

Quand il ne s'agit pas d'actes délictueux ou criminels, mais de fautes courantes dont nous sommes tous coutumiers, il reste néanmoins frappé du peu de clairvoyance morale que dénote la conduite de la plupart des gens et doit se dire : L'homme ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Mais le malaise que laissent ces tristes constatations est bientôt tempéré pour le médecin, quand, soucieux de son rôle d'éducateur, il cherche à ramener sur la bonne voie les malheureux égarés. C'est avec un étonnement joyeux, cette fois, qu'il voit que tout n'est pas perdu et que la tâche de modifier profondément une mentalité n'est pas impossible.

Les hommes sont bêtes, c'est entendu ; chacun le dit et aime à le répéter, ne fût-ce que pour souligner une

exception en sa faveur. Oui, les hommes sont aveugles et, dans ce royaume, être borgne ne confère qu'une piètre royauté. Mais, quand on s'adresse à l'individu isolé, souffrant, malheureux, qu'on l'enveloppe d'une franche sympathie et que, pour le faire sortir de sa misère, on le fait penser, raisonner, on revient de ce jugement pessimiste sur la mentalité humaine. On retrouve chez les gens les plus simples, les moins éduqués, chez des déséquilibrés même, un trésor de logique et d'intelligence des choses morales.

On reconnaît alors qu'il y a dans ces jugements spirituels, mais dédaigneux, de tant d'écrivains une aristocratique présomption, et, quand on voit combien peu de ces grands seigneurs de la pensée savent harmoniser leur conduite et leurs principes, on s'éprend de sympathie pour le simple d'esprit, plus près de la vérité.

Après avoir dit que l'homme est bête, stupide, après avoir presque senti naître dans son âme une certaine aversion pour cet être mal fait, on se reprend à l'aimer, à l'aimer toujours plus, et l'on conclut : Qu'il est intelligent et bon quand on gratte la surface, quand on met à nu le dessous de sa personnalité et qu'on l'aide à dégager sa logique des entraves qui la lient !

On a souvent fait remarquer que la psychologie des foules n'est pas simplement la somme des psychologies

individuelles, que la mentalité d'un homme n'est plus la même quand il est seul ou quand il est entraîné dans le tourbillon des idées ambiantes. C'est vrai, et c'est au milieu des grandes catastrophes, dans les grèves, les révolutions, les guerres, que cette stupidité morale saute aux yeux. L'égoïsme s'y montre sous sa forme la plus hideuse, parfois étrangement mélangé à l'esprit de sacrifice. et l'on se prend à douter de la possibilité du progrès social.

Mais, si l'homme est ainsi entraîné et subit la contagion de l'exemple, c'est en vertu de sa suggestibilité, de sa crédulité ; c'est là que se révèle son inaptitude à juger par lui-même, à voir clair pour trouver son chemin et l'indiquer à d'autres. Il lui manque l'éducation morale.

Si l'action qu'on exerce par la parole sur la mentalité d'un sujet pris à part se bornait à ce seul homme, le bien acquis serait assez grand pour qu'on s'attachât à sa recherche ; mais il est encourageant de penser, bien plus, de constater, que cette influence ne s'arrête pas là, qu'elle s'étend, et qu'en éclairant les individus isolés ou réunis par petits groupes, on peut espérer modifier la mentalité des foules.

Comme le grain de blé mis en terre, l'idée morale que l'on met dans une âme y germe ; elle se développe et se propage comme l'épi qui répand au loin ses semences, les multipliant à l'infini.

Lorsqu'on a constaté cette pullulation du bon grain semé soigneusement dans un terrain bien préparé, on ne se laisse pas plus décourager que l'agriculteur par les difficultés de la tâche. Lui aussi connaît la plante vivace qu'est l'ivraie ; il l'arrache sans relâche et sait augmenter le rendement de son champ ; faisons comme lui.

Nous sentons tous plus ou moins vivement la nécessité de nous débarrasser de nos défauts, de cultiver nos qualités ; nous aimons surtout à imposer aux autres ce travail ardu, car leurs défauts nous gênent. Tous, nous saluons avec joie le progrès moral dans l'humanité tout entière, mais nous nous décourageons d'avance en songeant à la lenteur de cette culture, et c'est avec un sourire sceptique que la plupart des hommes accueillent toute proposition d'orthopédie morale appliquée aux individus ou aux masses.

Ce n'est pas dans cet état d'âme qu'on peut travailler à l'œuvre commune. Il faut, au contraire, croire avant tout à la possibilité du perfectionnement de l'esprit humain, cultiver chaque plante avec une inlassable patience, en contemplant par avance la précieuse récolte. Alors on ne s'arrête plus dans son labeur ; on ne s'y soumet pas comme à une corvée, on s'y complait, et l'on trouve dans ce travail la joie du présent et l'espérance pour l'avenir.

LA CONQUÊTE DU BONHEUR

ET pourquoi ce beau zèle, ce continuel souci de modifier sa propre mentalité, d'agir sur celle des autres ? — Tout simplement pour se procurer la plus grande somme de bonheur possible dans ce monde.

L'unique mobile de toutes les actions de l'homme, c'est *le désir du bonheur*. On a considéré comme l'instinct primordial de toute créature animée l'instinct de conservation. Ce n'est pas toujours vrai. Déjà chez l'animal, l'instinct sexuel, le désir de jouissance immédiate domine ; il est plus puissant que la faim, que la soif, et c'est dans la poursuite amoureuse que l'animal montre vis-à-vis des mauvais traitements l'indifférence la plus obstinée.

Chez l'homme apparaît au premier plan cet instinct du bonheur, si bien qu'il préfère souvent la mort à la privation de ce qu'il estime être le bonheur pour lui. Être bien dans sa peau, physiquement, intellectuellement ou mo-

ralement, est l'unique but de toute créature humaine, et, quelles que soient la mentalité du sujet, sa conduite, ses opinions, ses aspirations, on retrouvera toujours au tréfonds de son âme cette appétence primordiale du bonheur. La question, c'est de savoir où on la cherche, cette félicité dont l'humanité est assoiffée.

Les philosophes sont prêts à répondre, à nous renseigner sur *le sens* de la vie, à nous en montrer *le but*, *le prix*, tantôt en s'appuyant sur les dogmes d'une religion révélée, tantôt en échafaudant sur des bases scientifiques une théorie de la vie. Bien plus, les métaphysiciens osent soulever le voile de l'au-delà et nous content leurs rêves les plus fantastiques sur l'immortalité.

Eh bien, je ne goûte guère ces tentatives de nous dévoiler l'Inconnaissable, alors qu'on n'est pas qualifié pour en savoir plus long que les autres. Quo j'aime mieux ce dominicain de Fribourg (Suisse), le P. Weiss, qui consacre un excellent volume à..... l'Art de vivre¹.

Voilà ce qu'il nous faut. La vie n'a qu'un but : être vécue, et c'est un art que de la bien vivre, d'en tirer cette somme de bonheur à laquelle tous aspirent éperdument, depuis le jouisseur, qui s'égare d'emblée, jusqu'à l'idéa-

1. *Die Kunst zu leben* von Fr. Albert Maria Weiss, O. Pr. Freiburg im Breisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1901.

liste religieux ou philosophe, qui, dans un lumineux rayonnement, voit devant lui l'amour.

Avec un enthousiasme presque mondain, qu'on ne chercherait pas sous la soutane, notre moine reconnaît tout ce que nous devons au labour scientifique du XIX^e siècle; mais il nous dégrise aussitôt, en faisant remarquer que tous ces progrès n'ont en aucune façon donné au pauvre monde la paix et le bonheur. Qui oserait le contredire?

C'est qu'en effet, l'homme ne voit pas assez clairement devant lui la route qui mène au bonheur. Il le cherche presque uniquement dans la satisfaction prompte et complète de ses multiples désirs, dans les jouissances matérielles et intellectuelles, dans l'aisance, le confort, la fortune; et on a si bien identifié ces deux conceptions, jouissance et bonheur, qu'on appelle couramment les privilégiés : les heureux de ce monde. Pénétrez dans ces intérieurs où règne le luxe, voire même la culture de l'esprit, tout ce qui semble fait pour donner du charme à l'existence, et vous y trouverez souvent le malheur, plus peut-être que dans la cabane du pauvre. Comme disait le bon abbé Gaimo à J.-J. Rousseau adolescent : « Si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de ceux qui voudraient monter. »

Dans une conférence spirituelle, le leader socialiste

italien Enrico Ferri exposait, en termes fort modérés, les revendications du quatrième état et faisait remarquer que le progrès désiré se ferait par évolution, si les classes dirigeantes favorisaient le mouvement, par révolution, si elles s'obstinaient dans la résistance. Il ajouta : « Mesdames et messieurs, si j'ai parlé de l'amélioration du sort des classes ouvrières, je n'entends pas par là le bonheur individuel ; celui-ci est affaire de tempérament. Il y a des gens en haillons qui ne savent pas où ils dîneront ce soir et qui sont heureux comme des rois, si les rois pouvaient être heureux ; il y en a, au contraire, qui ont tout ce qu'on peut désirer comme jouissances et qui sont toujours profondément malheureux. »

C'est que le vrai bonheur n'est pas dans l'accomplissement de ces désirs, si légitimes soient-ils. Sans doute, tous ces privilèges que nous devons, qui au hasard de sa naissance, qui aux chances de la vie ou à son travail personnel, nous apportent de grandes satisfactions, du bonheur momentané, et il n'y a pas d'homme qui n'ait pu dire à certains moments : Je suis content, heureux ; mes affaires marchent bien ; j'ai une situation qui me convient ; j'ai la santé, les joies de la famille, etc., etc. Mais ce sont là des bonheurs partiels, contingents, passagers ; ce n'est pas encore *le bonheur*.

Il est légitime de rechercher tous ces avantages, et cette

ambition est la condition primordiale du progrès ; c'est ce désir d'arriver qui déclenche nos énergies. Le succès donne la puissance pour le bien comme pour le mal, et cette idée suggéra à un dominicain français un sermon sur l'étrange thème : Enrichissez-vous !

Mais, s'il y a un fait qui saute aux yeux, c'est la fragilité de tous ces bonheurs partiels : la fortune se perd ; la notoriété scientifique, littéraire et artistique s'évapore avec le temps, quand elle a résisté au dénigrement de concurrents envieux ; en politique, la Roche tarpéienne reste toujours près du Capitole ; la santé s'altère, et le bonheur familial, conjugal ou paternel, est fragile comme le reste, soit que nous perdions les êtres aimés, soit que, douleur plus grande encore, nous les voyions atteints, par leurs propres fautes ou par les cruelles nécessités de l'existence, de maladies physiques, intellectuelles ou morales. Suivez les familles et les individus dans leur vie en somme si courte, et vous verrez l'heur et le malheur entrer et sortir de leur maison et empêcher chez la plupart des hommes l'établissement d'une félicité durable.

Ce bonheur n'est-il donc pas de ce monde ? Faut-il y renoncer d'emblée, en se berçant de l'espoir d'une félicité éternelle qui compensera enfin les injustices du sort que nous subissons tous ? — Il semblerait, et pourtant je ne puis me résoudre à ce découragement terrestre.

Parmi les vicissitudes de notre vie, il y en a trop qui sont évitables, que nous ne devons qu'à nous-mêmes, pour avoir le droit de nous croiser les bras et de réserver nos aspirations pour les joies célestes.

Sans doute, il y a des catastrophes qui nous atteignent, qui troublent notre vie et que nous sommes impuissants à conjurer ; elles agiront toujours sur la pauvre humanité. Mais détruisent-elles nécessairement notre bonheur intime ? -- Non.

Si l'on voit beaucoup de gens qui ont la peur de vivre, qui se désespèrent au moindre insuccès et sont malheureux, il est des âmes qui supportent vaillamment toutes les souffrances, la maladie, la misère, la mort des leurs, la ruine de toutes leurs espérances. Les malheurs, au pluriel, pleuvent sur leurs épaules, et leur bonheur intime reste intact ; ils ne se réfugient pas dans un stoïcisme dédaigneux, qui serait un manque de sensibilité, mais dans un contentement intérieur, qui est la suprême jouissance.

Il est possible, et même probable, que les personnes qui vivent d'une vie religieuse intense soient plus souvent capables d'acquiescer cet esprit de support ; n'ont-elles pas pour les soutenir, — et cela pourrait peut-être diminuer la valeur de cette vertu, — l'espoir d'incessables récompenses ? Mais ces âmes bien douées ne vont en général

pas si loin dans leurs rêves et ne précisent pas le but qu'elles poursuivent ; elles agissent spontanément dans une intuition qui leur fait découvrir le bonheur là où d'autres ne le voient pas ; elles sentent comme cela, voilà tout.

On peut retrouver la même disposition d'esprit, la même puissance de résistance morale, chez des personnes qui n'ont pas songé à se donner une foi ou même chez celles que leurs réflexions, leur expérience de la vie, ont amenées à *l'agnosticisme*, c'est-à-dire à ce scepticisme rationnel qui nous défend de donner à des suppositions, si agréables fussent-elles, le caractère de certitudes.

Oui, nous avons le droit de poursuivre, sans vains scrupules, tout ce qui peut satisfaire nos désirs de bien-être matériel ou spirituel ; nous devons travailler, dans notre intérêt et dans celui des autres, à l'amélioration du sort de l'humanité, et les progrès dus à la science peuvent y contribuer dans une large mesure. Le bien-être n'est pas un mal en lui-même, et ce n'est pas en maintenant l'humanité dans la médiocrité qu'on contribuerait à son bonheur ; c'est, au contraire, dans un développement économique constant, — je ne dis pas, par ce développement, — que se fait le progrès intellectuel et moral.

Mais gardons-nous de mettre tout notre bonheur sur des cartes qui peuvent être déplacées à chaque instant

par la main des autres ou être emportées par le moindre vent.

C'est à ce point de vue que j'en'ai qu'une très médiocre confiance dans les bienfaits de la civilisation, aussi longtemps qu'elle ne nous apporte que des avantages matériels, un plus grand bien-être dans l'habitation et l'alimentation, les jouissances de l'esprit, si nobles soient-elles.

Le bonheur n'est pas là ; il est au plus profond de nous-mêmes, dans notre moi intime, et il ne peut avoir sa raison d'être que dans la satisfaction la plus complète de nos aspirations idéales, dans le culte du Vrai, du Beau et du Bien.

Cet état d'âme ne peut être créé que par une constante culture de notre moi moral ; nous n'atteignons jamais à cette perfection, mais nous marchons tout au moins sur la voie qui y mène, et notre bonheur, le seul vrai, le seul inattaquable, est en proportion directe de notre développement moral.

Si grande que soit l'œuvre titanesque de l'homme qui, grâce à son intelligence et à son inlassable labeur, a surpris maint secret de la nature, asservi les forces naturelles pour les faire concourir à ses fins, il reste dans ce malheur qu'il crée lui-même ; sa misère paraît même d'autant plus cruelle qu'elle contraste avec les richesses accumulées par la science et l'industrie humaines.

Pour quiconque pense, il n'y a pas de possibilité de bonheur en dehors du développement éthique de la personnalité humaine. Or il est évident que les vertus dont la pratique doit, selon les doctrines religieuses, nous assurer la félicité dans une vie future sont précisément celles qui nous donneraient le bonheur sur cette terre. Chose curieuse, l'homme méconnaît cette évidente vérité ou, faute plus grande encore, se déclare d'emblée incapable de réaliser cette aspiration.

Le développement de la personnalité morale n'est possible que par *l'éducation de soi-même*. Chaque pas que nous faisons dans cette voie contribue à notre bonheur et entraîne ceux qui, à leur gré ou à leur insu, subissent notre influence ; ainsi se fait l'éducation des foules, et seul le progrès individuel peut diminuer l'antinomie signalée entre la mentalité des agglomérations humaines et celle de l'individu isolé.

Pour arriver à ce développement nécessaire, nous n'avons pas d'autre moyen que *la pensée*. C'est la seule lumière qui nous permette d'éclairer le chemin.
